

Présentation

*Patrice Decormeille,
Isabelle Saint-Martin,
Céline Béraud*

CET OUVRAGE a pour origine un cycle de conférences – une bonne quinzaine au total – données entre 2004 et 2005 à l’IUFM d’Auxerre à l’initiative du Cercle Condorcet d’Auxerre, avec la participation de l’Institut européen en sciences des religions (IESR). Ayant constaté l’existence d’une forte demande de la part de son public local pour les questions religieuses – demande qui témoignait à la fois d’une légitime curiosité pour mieux saisir le sens de manifestations religieuses souvent difficilement décryptables et d’un certain désarroi face à la brutale irruption des phénomènes extrémistes – le Cercle Condorcet d’Auxerre a cherché à répondre à cette attente en organisant une série de cours qui non seulement pourraient donner des connaissances de base sur les religions mais qui seraient également en mesure de prendre en compte le renouveau des interrogations touchant le sujet. De quoi les religions parlent-elles ? Sur quoi se fondent leurs croyances ? À quelles racines puisent-elles ? Comment ont-elles interprété les Écritures au fil des siècles, et quels débats cela suscite-t-il encore à l’heure actuelle ? Quelles sont les différences mais aussi les similitudes entre les trois « religions du Livre » ? Quelle a été, quelle est encore leur influence sur nos sociétés et, réciproquement, en quoi les évolutions de nos sociétés sécularisées ont-elles amené les religions à se remodeler pour se mettre en phase avec la modernité ? Voilà quelques-unes des questions auxquelles le Cercle était confronté et auxquelles il souhaitait, sinon donner réponse, au moins apporter à leur sujet un certain nombre de lumières.

S’il pouvait paraître paradoxal de la part d’un cercle laïque particulièrement attaché aux valeurs de la République d’organiser une longue série de conférences sur un thème religieux, toute ambiguïté fut très vite levée, dès lors que la volonté de faire des « faits religieux » une approche purement anthropologique, historique et culturelle fut clairement affirmée. Pour citer Condorcet lui-même, grande figure éponyme du Cercle, « on peut tout enseigner... il faut oser tout examiner, tout discuter, tout enseigner même¹ ». Encore faut-il bien préciser que cela vaut pour tout ce qui est de l’ordre du savoir et que les faits religieux, en tant que phénomène culturel, constituent à n’en pas douter un objet d’étude à part entière. La distinction entre la religion « objet de culture » et la religion « objet de culte » s’est imposée de manière si forte et si

1. Voir notes p. 14.

claire qu'il ne s'est trouvé aucun esprit assez chagrin et soupçonneux pour s'inquiéter d'une quelconque intention confessante tout au long du cycle de conférences. Ce projet pouvait donc s'inscrire dans le droit fil de ce qui constitue la vocation du Cercle : enrichir les connaissances en vue d'instruire et de nourrir le débat sur les grandes questions vives de la société contemporaine.

Le but clairement défini, restait à résoudre la question des moyens. En effet, il manquait au Cercle de disposer de toutes les compétences scientifiques nécessaires au traitement rigoureux de ces questions. Une collaboration avec l'École pratique des hautes études et sa nouvelle composante, l'Institut européen en sciences des religions – IESR², créé par le ministère de l'Éducation nationale à la suite des recommandations du rapport de Régis Debray : *L'enseignement du fait religieux dans l'école laïque* – a donc été envisagée. L'IESR a pour mission première de contribuer, en lien avec les IUFM et les rectorats, à la formation des enseignants, mais il lui revient également d'établir, pour différents secteurs de la société, des ponts entre la recherche et la diffusion vers un plus large public afin de contribuer à une meilleure compréhension des phénomènes religieux dans la réflexion sur le monde contemporain. Aussi a-t-il volontiers accepté d'apporter son soutien au projet du Cercle Condorcet en proposant des spécialistes des différentes questions à traiter.

Sur cette heureuse collaboration devait se construire un cycle de conférences qui reçut de la part du public auxerrois un accueil très favorable. Au terme de ce cycle, il s'est très vite imposé qu'il y avait là la matière même d'un livre, aussi instructif pour le grand public que pour les enseignants.

Le présent ouvrage résulte donc, en grande partie, du travail par lequel chacun des auteurs a repris le contenu de sa conférence et l'a remanié pour en faire l'objet d'un chapitre. Motivé au départ par les exigences de l'écrit, ce travail a permis également de réactualiser des textes sur des sujets qui, entre 2004 et 2008, avaient pu connaître de nouveaux développements.

L'ensemble se subdivise en quatre parties, chacune se déclinant en quelques chapitres qui développent les différents aspects du thème.

Le premier thème s'attache aux sources. Bien que d'autres formes religieuses soient évoquées dans la seconde partie, l'ouvrage accorde une place privilégiée aux trois grands monothéismes qui ont particulièrement touché notre histoire et par conséquent nos cultures : judaïsme, christianisme et islam. Comme il s'agit dans chaque cas d'une religion révélée, la source renvoie à des textes fondateurs à propos desquels de nombreuses questions se posent. Ce que le croyant considère comme une vérité divine s'énonce dans une parole³ recueillie par des hommes et retranscrite dans des textes. Les textes sacrés ont donc d'emblée ce caractère paradoxal de renvoyer, d'un côté, à la transcendance et à l'immuable et, d'un autre côté, à des écrits humains qui s'inscrivent à l'intérieur d'un contexte historique bien déterminé. Plusieurs problèmes d'ordre général se posent dès lors à leur sujet. Comment s'assurer de l'authenticité d'un texte ? Comment fixer sa forme canonique ? Comment son histoire permet-elle

en le « contextualisant » de bien en mesurer le sens ? De plus, comme toute parole, ces textes posent le problème de l'interprétation et font appel à tout un travail d'exégèse, voire d'herméneutique. Comment résoudre la question des discordances, quelquefois des contradictions, qui se présentent entre différents textes dont se réclame une même religion ? Lorsque, sur un point particulier, le Hadith contredit le Coran, lorsque la Torah contredit un enseignement des Prophètes, au profit de quel texte la contradiction peut-elle être résolue ? Tous les textes n'ont-ils pas le même statut aux yeux du croyant ? Comment certains peuvent-ils être considérés comme plus légitimes que d'autres ? Ce problème est celui du rapport des croyants aux textes. Les chapitres assurés par Colette Briffard, Jean-Christophe Attias et Pierre Lory, qui traitent respectivement des textes bibliques, de la Torah et du Coran, abordent cette question.

Comme par ailleurs cette parole des religions révélées est destinée à être répandue, l'approche historique ne peut ignorer les canaux par lesquels le message se diffuse, ni le processus par lequel s'édifie l'institution de l'Église, objet du chapitre dû à Régis Burnet sur *Les débuts du christianisme* où l'auteur montre en particulier comment Paul jette les bases de l'Église en mettant en réseau les différentes communautés chrétiennes. Mais l'institution implique aussi les hommes de l'institution, autrement dit les clercs, et se pose ici la question de savoir comment une religion qui place toutes les créatures humaines sur un pied d'égalité – nous parlons ici du christianisme – a pu être amenée à se doter, comme l'Église catholique, d'une organisation aussi strictement hiérarchisée de son personnel. C'est là l'une des questions auxquelles s'attache la contribution de Dominique Iogna-Prat.

Enfin, la parole doit-elle ou non « faire image » ? S'il est dans la nature d'une religion révélée d'être « verbe », est-il légitime de passer de l'intelligible au sensible, du concept à l'image sans trahir le message ? La parole exclut-elle l'image ou bien celle-ci peut-elle être réhabilitée dans différents usages tels sa fonction didactique ou son rôle de médiation avec le divin ? Cette dernière question, prise en charge par Isabelle Saint Martin, rappelle qu'à propos de l'interdit de la représentation figurative et des usages licites de l'image, la réalité historique est loin de donner raison à l'idée reçue – et bien trop schématique – d'un christianisme unanimement iconophile face à un judaïsme et à un islam strictement iconophobes.

La seconde partie traite cette fois des manifestations les plus contemporaines des faits religieux dans un contexte de sécularisation des sociétés. Ce qu'il est convenu d'appeler la « modernité », et qui s'enracine dans les bouleversements liés au passage des sociétés holistes aux sociétés individualistes qui sont les nôtres, a profondément modifié le rapport du croyant à sa religion et, par contrecoup, la fonction à laquelle celle-ci était appelée. La sécularisation des sociétés modernes ne signifie pas tant en effet un recul – encore moins un effacement – des religions, que la perte de leur centralité dans la structuration de la vie sociale et politique. La religiosité devient l'affaire de l'individu ; les valeurs et les institutions peuvent dès lors se définir en dehors de toute référence religieuse. Pour autant les croyances ne sont pas abolies : elles demeurent et quelquefois même prolifèrent. Parallèlement, on constate au sein

des institutions religieuses une opération de ressaisie et de remodelage de la tradition à l'intérieur de la modernité. Les différents chapitres qui prennent en compte ce bouleversement sont introduits par le texte de Nathalie Luca qui prend la mesure de l'ensemble du phénomène. Suivent le texte de Céline Béraud qui examine le cas particulier de l'Église catholique en France comme institution religieuse prise dans la modernité, celui de Fabienne Randaxhe qui s'attache au pluralisme religieux aux États-Unis et celui de Wojtek Kalinowski qui rend compte du débat sur « les racines chrétiennes » de l'Europe et pose la question d'un « christianisme culturel » dans des pays européens qui ont bien en commun d'être sécularisés, mais à l'intérieur desquels les rapports entre religion et société sont très différents. Deux autres chapitres se consacrent à l'étude des autres formes de religiosité, repérables dans nos sociétés pourtant décrites comme sécularisées : celui d'Évelyne Martini qui cherche à expliquer la fascination de nos contemporains pour les traditions orientales et celui de Nathalie Luca qui est consacré aux sectes, aux besoins auxquels elles répondent, aux formes qu'elles prennent et à l'attitude du politique à leur égard.

La troisième partie, consacrée à la perspective philosophique, présente cette spécificité de ne plus s'inscrire dans le cadre strict d'une approche anthropologique. Jusque-là les faits religieux ont été abordés comme faits sociaux, historiques et culturels et, pour répondre aux réquisits méthodologiques de constitution de l'objet, il était nécessaire de faire, au moins provisoirement, abstraction du fait que la religion soit aussi un *fait mental* ou, si l'on préfère, une disposition subjective qui se joue avant tout au for intérieur de la conscience. Il a donc semblé nécessaire de remédier à cette lacune en faisant également place à une approche philosophique qui restaure le religieux dans sa dimension de fait de conscience et qui se ressaisisse de ce qui, dans le religieux, peut être vécu au niveau subjectif de la représentation, avec toute la charge de crainte et d'espoir, d'amour et de haine portée par une telle disposition mentale. Patrice Decormeille consacre à cette approche deux chapitres, l'un pour mesurer les conditions dans lesquelles la prescription d'un amour universel peut générer une disposition haineuse et comment la mystique permet d'y échapper ; l'autre pour sonder cette disposition métaphysique spécifiquement humaine d'un besoin d'absolu, cette quête spirituelle de la transcendance qui sous-tend le phénomène religieux sans qu'il soit certain que seules les religions puissent y répondre. Il s'imposera alors de faire l'examen des formes que pourrait revêtir la transcendance pour qu'il ne soit pas insensé de parler, comme le font Marcel Gauchet et Luc Ferry, du « religieux après la religion ».

Il est à noter que la philosophie ne répond pas aux conditions de neutralité axiologique auxquelles la sociologie se soumet quand elle entreprend – pour reprendre l'expression de Durkheim – de traiter « les faits sociaux » comme des choses⁴. La philosophie ne s'interdit pas de porter des jugements. Elle ne peut en effet renoncer à la critique sans renoncer à elle-même, de même qu'il n'y aurait plus aucune évaluation possible s'il fallait se soumettre au principe ruineux selon lequel toutes les opinions se valent. En revanche, elle s'impose l'épreuve d'une exigence qui n'est pas moindre, même si elle est d'une autre nature, celle de l'examen critique de son

propre discours. Établir un rapport distancié à l'égard de ses propres convictions donne déjà une solide garantie d'objectivité ; on peut par surcroît attendre d'une telle attitude qu'elle dispose à la véritable tolérance requise par le principe de laïcité.

Dans une quatrième et dernière partie, Dominique Borne aborde ce qui peut être considéré comme le prolongement naturel de l'édification d'un savoir raisonné sur les faits religieux : la question de « l'enseignement des faits religieux », ou – pour mieux le dire – celle de la transmission de la dimension religieuse de la culture à l'intérieur de l'école laïque. Bien placé pour faire état de cette question, puisqu'il a joué un rôle actif dans la redéfinition de la place que devait prendre l'enseignement des faits religieux dans l'institution scolaire, l'auteur de ce dernier chapitre rappelle ce qui, dès le début des années 1990, a motivé la volonté d'inscrire plus nettement les dimensions religieuses de la culture dans les programmes scolaires, sans pour autant en faire une discipline spécifique ; il précise les lacunes auxquelles il fallait remédier et définit les principales finalités à donner à un tel enseignement. Tout en montrant quelles évolutions affectant la place que le religieux occupe dans la société ont rendu aujourd'hui un tel enseignement possible – alors qu'il était nettement rejeté quand la religion était encore « englobante » –, ce chapitre apporte un éclairage sur une question décisive, celle de la manière dont l'école aborde les faits religieux en privilégiant l'examen des textes et des œuvres en tant qu'ils sont porteurs de sens et que leur étude donne l'occasion de se familiariser à la lecture d'un langage symbolique.

Une bibliographie concernant plus spécialement la question de l'enseignement des faits religieux sera enfin proposée en annexe. Précisons cependant que, si l'ouvrage présenté ici s'achève sur les prolongements pédagogiques à donner à la connaissance des faits religieux, son objet ne doit pas prêter à malentendu : son unique but est de faire état de quelques-unes des connaissances les plus avancées que les spécialistes de ces questions peuvent aujourd'hui nous proposer, tout en donnant à l'exposé de ces connaissances une forme telle qu'elles soient accessibles au grand public. Il n'a pas pour autant vocation à constituer comme tel un instrument pédagogique. Autant cet ouvrage pourra décevoir des enseignants qui n'y viendraient chercher que des recettes pratiques ou des fiches pédagogiques⁵ à usage immédiat et strictement ajustées aux besoins du cours, autant il pourra satisfaire le public soucieux de s'instruire sur ces questions relatives aux faits religieux, ainsi que les enseignants qui cherchent à enrichir et à consolider leurs connaissances sur le sujet et qui trouveront dans les pages qui suivent matière à nourrir leur enseignement.

NOTES

1. Condorcet, *Cinquième mémoire sur l'instruction publique*.
2. Institut de formation, centre de ressources et observatoire européen du religieux adossé à la section des sciences religieuses de l'EPHE, l'IESR a pour but de constituer un lieu laïque d'expertise et de conseil sur l'histoire et l'actualité des questions religieuses (voir page 199 la présentation de l'IESR).
3. Un «logos» dira-t-on, à la manière grecque, ou encore «verbe», pour évoquer sa traduction latine.
4. É. DURKHEIM, *Les Règles de la méthode sociologique* [1895], Paris, PUF, 2007.
5. On trouvera des pistes pédagogiques et des présentations d'ouvrages sur le site web de l'IESR : <http://www.iesr.fr>